



La langue, c'est la clef.

La langue, pour moi, c'est la clef qui m'a permis d'ouvrir le volet d'une fenêtre par laquelle je parvins à jeter un coup d'oeil sur un univers méconnu. Ce bref regard se plongea dans une longue contemplation amoureuse.

Dans mon village natal on parlait un patois limbourgeois. Nos contacts avec Le monde de la francophonie se limitaient à un abonnement à la Dernière Heure et les visites trimestrielles à Liège pour les grands achats. Quoique mon collègue, il y a un demi-siècle, adhéra pour les langues encore à un enseignement très dix-neuvième – le latin et le grec au premier plan, le français en troisième position, l'anglais et l'Allemand négligeables – celui-ci donnait parfaitement satisfaction à un élève comme moi, pas très tenté par les sciences. En plus il m'instilla le gout pour l'histoire.

Puisqu'il faut qu'on la lise pour qu'elle se dévoile, je suis devenu grand lecteur – en néerlandais, évidemment. Napoléon a ébranlé ma vie, à Fréjus. Pas en y avant mis pied à terre après son retour d'Egypte, mais parce qu'à la Librairie de la Plage j'ai déniché « Le Grand Empire » d'André Castelot, grâce aux vingt francs au moyen desquels mon père espérait s'acheter sa tranquillité sous son parasol. Lire Castelot, c'était guetter par le trou de serrure de l'Académie. Je réalisai bien vite que pour une première approche aussi audacieuse, le français d'un jeune de quinze ans pesait peu lourd, bien qu'avec l'aide de mon père, dont les vacances étaient maintenant définitivement gâchées, et de monsieur Larousse plus tard, je parvins à naviguer entre les écueils malgré tout. Et voilà, c'était parti, j'entendais déjà l'appel des cinq autres volumes avec la suite de l'épopée. Une fois entamées mes études à Bruxelles, je découvris une offre littéraire et culturelle en français tellement différente et tellement plus large que dans ma langue maternelle, et souvent moins chère en plus ! J'aimais fouiner dans les librairies et les bouquineries, et parvenais à me constituer une belle bibliothèque s'accommodant à ma curiosité pour le passé et à mon appétit pour un policier palpitant.

Entretemps, insidieusement, la beauté de la langue française, sa richesse, ses sons et ses belles tournures m'ont conquis. Jusqu'à ce point j'étais en grande partie autodidacte, toujours est-il que ceci prédispose au risque de se construire son propre langage. Or, déjà depuis longtemps j'envisageais un cours de langue française, mais je dus ronger mon frein jusqu'à ma retraite et la fin du bras de fer avec le covid pour m'inscrire au CLT. Je ne l'ai pas regretté. Même en croyant savoir se débrouiller pas mal, il reste tant à apprendre, tant à corriger et à affiner. Et en plus, ayant été le doyen de ma classe, je vous assure : on en sort le cerveau rajeuni.

(Ivan Raets)

